

Banque BCPST Inter-ENS/ENPC – Session 2020
Rapport du jury sur l'épreuve écrite de Français-Philosophie

Membres du jury : Anne CADIN, Romain ENRIQUEZ, David NOVARINA, Florence PERRIN, Julien RABACHOU, Émilie SERMADIRAS, Claire VILLANUEVA

(Rapport établi par Julien RABACHOU à partir des remarques de l'ensemble des correcteurs)

Coefficients de l'épreuve (en pourcentage du total d'admission, modifiés pour tenir compte de l'absence d'oraux à la session 2020) :

- Paris-Saclay : 7,7 %
- Lyon : 3,9 %
- Paris : 5,0 %
- ENPC : 7,5 %

Moyenne des notes : 9,7

Écart-type : 3,65

Répartition des notes

de 1 à 5 : 68

de 6 à 7 : 119

de 8 à 9 : 158

de 10 à 11 : 95

de 12 à 14 : 100

de 15 à 19 : 83

Les candidats de la session 2020 devaient traiter le sujet suivant :

Dans un entretien de 1999 intitulé « Les hommes comme animaux littéraires » (*Et tant pis pour les gens fatigués*, p. 130), Jacques Rancière affirme :

« La démocratie, c'est ce renversement singulier de l'ordre des choses, selon lequel ceux qui ne sont pas 'destinés' à s'occuper des choses communes se mettent à s'en occuper. Et ils s'en occupent précisément parce qu'ils sont, en tant qu'animaux littéraires, également susceptibles d'être détournés, par le pouvoir de quelques mots, de leur destination naturelle qui est de reproduire leur vie en laissant le soin de gouverner à ceux qui ont des titres à gouverner [...] ».

En quoi ce propos éclaire-t-il la conception de la démocratie des œuvres du programme (Aristophane, *Les Cavaliers* et *L'Assemblée des femmes* ; Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* ; Philip Roth, *Le Complot contre l'Amérique*) ?

La session 2020 du Concours s'est avérée exceptionnelle à plus d'un titre : l'épidémie de coronavirus ainsi que le confinement généralisé de la population ont décalé de deux mois les écrits ; la préparation des étudiants s'en est trouvée perturbée, et moins scolairement encadrée pour beaucoup de candidats ; la suppression des oraux a eu pour conséquences notables la disparition de l'étape cruciale de l'admissibilité, la nécessité pour les jurys des épreuves écrites comptant pour

l'admission d'évaluer l'ensemble des travaux et pas seulement ceux des admissibles, enfin l'élargissement du jury de français-philosophie qui a dû s'étoffer pour examiner 623 copies.

Pourtant, paradoxalement, le sentiment du jury face aux productions de l'ensemble des candidats est celui d'une grande continuité par rapport aux années précédentes. Le nombre de copies aux extrêmes demeure en étiage bas, ce qui signifie que les correcteurs n'ont rencontré quasiment aucun travail indigne qui se contenterait de quelques mots ou ne respecterait pas les règles minimales de la dissertation, mais qu'à l'autre bout de l'échelle aucune copie excellente n'a cette année encore suffisamment soulevé l'enthousiasme pour obtenir la note maximale, que le jury ne s'interdit absolument pas d'accorder. Les travaux ont ainsi donné une large impression de sérieux, ont témoigné d'un effort généralisé d'assimilation des cours suivis, des exemples trouvés dans les œuvres tout autant que de la forme même de l'épreuve, mais la succession des copies a rapidement produit sur les évaluateurs un effet de monotonie, voire de manque d'originalité.

En espérant que ce rapport soit lu par les candidats des prochaines années, nous leur rappellerons d'emblée que la logique d'un concours n'est pas d'abord d'évaluer le niveau de chaque candidat pour mesurer le travail accompli, mais qu'elle vise fondamentalement et strictement à écarter les notes pour permettre la sélection, à partir de leurs travaux, des meilleurs étudiants. Il ne s'agit donc pas pour les candidats, s'ils visent l'excellence, d'exhiber un minimum de connaissances et de savoir-faire à l'occasion d'un sujet de dissertation qui ne serait qu'un prétexte, mais de prouver activement une capacité à raisonner par soi-même sur le thème de réflexion de l'année, une capacité également à développer une lecture herméneutique et critique des trois œuvres du programme qui ont été appropriées durant la préparation, une capacité enfin à saisir et analyser la pensée originale d'un auteur – celui de la citation – pour se nourrir d'elle et se confronter à elle. C'est la mise en œuvre de ces trois capacités conjuguées qui est la seule en mesure de convaincre le jury.

Cette année encore – c'est désormais une tradition – la citation choisie était extraite d'un ouvrage francophone et très contemporain, tout juste antérieur (1999) à la dernière œuvre au programme, *Le Complot contre l'Amérique*, exceptionnellement récente (2004). L'auteur de la citation, Jacques Rancière, est un philosophe actuel, mais il n'est bien entendu pas attendu des candidats qu'ils en connaissent la pensée, ni même l'orientation philosophique. Pour autant, le jury ne rechignant pas à proposer des formules paradoxales voire provocatrices, par ailleurs sorties *de facto* de leur contexte, pour susciter étonnement et curiosité propices à la réflexion, il est exigé des candidats d'être sensibles à ce que la citation dit ou suggère, et de ne pas refermer d'emblée leur analyse en plaquant sur le passage proposé des idées toutes faites qui lui sont étrangères.

La première erreur qui a ainsi grevé un certain nombre de copies a tenu à une mauvaise compréhension de ce qu'avancait J. Rancière dans l'extrait choisi. Penser que son ambition est de « dénoncer » la démocratie comme un régime médiocre, de tenir un propos réactionnaire considérant que la plupart des gens ne méritent pas d'être associés à la chose publique, et de vanter une aristocratie qui serait fondée « en nature », relevait d'un large contresens. Au contraire, le propos de J. Rancière invitait, à partir du constat historique que les moments de démocratie sont plutôt rares et en dehors de « l'ordre des choses » habituel dans l'humanité, exceptionnels par leur instauration et donc instables, à réfléchir sur l'universalisation du modèle démocratique dans l'idéologie de notre époque, avec les fragilités inhérentes à ce modèle et les menaces de retour à « l'ordre des choses » qui planent en permanence sur le « renversement singulier » caractéristique – en apparence – de la plupart des régimes politiques d'aujourd'hui. Une piste pour saisir l'intention de la citation pouvait être offerte par le titre de l'ouvrage *Et tant pis pour les gens fatigués*, qui sonne

comme un appel à la remobilisation pour ceux à qui l'on essaie de faire croire qu'ils ne sont pas « destinés » à gouverner et qu'ils doivent se contenter de « reproduire leur vie ».

Au-delà de ce contresens massif consistant à penser que la citation était une dénonciation du régime démocratique, beaucoup de candidats ont commis des erreurs d'interprétation plus locales à propos du sujet, en tombant fréquemment dans l'un des deux écueils suivants. Premier écueil, vouloir à tout prix, peut-être pour se rassurer ou se simplifier la tâche, rattacher le problème soulevé par l'énoncé du sujet à du bien connu, ou à du déjà vu : ainsi, certaines copies ont rapproché la citation de Rancière d'autres propos qu'ils connaissaient ou qui figuraient dans certains manuels parascolaires, mais qui n'appelaient pourtant pas la même réflexion ; d'autres se sont demandé quels sont les effets « positifs » ou « négatifs » de la démocratie, ou encore s'il est possible que des gouvernants démocratiques soient vertueux, oubliant parfois dès l'introduction le sens même de la citation proposée pour mieux la simplifier à outrance. Deuxième écueil, lié au premier : négliger une lecture précise de la citation en omettant d'être sensibles à ses concepts les plus singuliers, comme ceux « d'animal littéraire » ou de « pouvoir de quelques mots » ; même si certaines expressions peuvent s'avérer déroutantes dans un sujet de concours, il est toujours de mauvaise méthode de chercher à masquer son désarroi en faisant comme si celles-ci relevaient de l'évidence ; les meilleures copies sont au contraire celles qui ont montré qu'elles savaient s'étonner de la lettre même de la citation, ouvrir des pistes, formuler des hypothèses, suggérer des interprétations originales pour tenter de répondre aux difficultés qu'elles rencontraient.

Pour entrer plus précisément dans le détail du sujet de cette session, soulignons quelques erreurs d'interprétation qui ont nui à une bonne compréhension du propos de J. Rancière, avant d'évoquer une ou deux pistes d'analyse qui ont pu nourrir les meilleures dissertations.

L'expression « animaux littéraires », par ignorance de la célèbre formule d'Aristote « L'homme est par nature un animal politique » (*Politiques*, I, 2) a parfois été considérée comme une formule dépréciative – l'homme étant jugé reconduit par Rancière au rang inférieur « d'animal » – alors qu'il s'agissait seulement de proposer une variante, à méditer, de la sentence aristotélicienne. De même, « le pouvoir de quelques mots » a souvent été réduit à la seule force rhétorique de la parole publique, alors que l'on pouvait penser que la « littérature » politique qui attire les gens vers la démocratie inclut tout autant la réflexion des philosophes, les articles des journaux, l'énoncé des lois ou des devises (« Liberté, Égalité, Fraternité », « *We, the People* »), voire d'autres formes d'écriture (romans, libelles, pamphlets, etc.) qu'il convenait de prendre en compte. Autre erreur courante, le « renversement » évoqué par Rancière a été compris comme interne à la vie démocratique, alors qu'il est la démocratie elle-même ! Dès lors, beaucoup de candidats se sont trompés en jugeant que l'ascension du Marchand de Boudins ou l'élection de Lindbergh constituaient un « renversement » au sens de la citation et sont partis sur la fausse piste de chercher à savoir quels étaient les gouvernants naturellement dignes de diriger en démocratie – Roosevelt pour certaines copies, Lindbergh pour d'autres – et quels étaient les mauvais. Enfin, l'idée de nature, plus ou moins explicite tout au long de la citation, a été dans l'ensemble maltraitée, soit parce que certains candidats ont cru que Rancière défendait un ordre préétabli, soit parce que d'autres candidats ont défendu eux-mêmes une naturalité de l'aristocratie voire de l'inégalité en démocratie. Peu de copies ont à l'inverse analysé de manière critique la notion « d'ordre naturel » ; l'idée que la démocratie puisse être un « accident de l'histoire », une contingence née d'un événement historique – une crise, une révolution – qui ne cherchait pas explicitement son établissement, n'a même pas été abordée.

À l'inverse, certaines bonnes ou excellentes copies ont pris comme point de départ un paradoxe évident dans le propos de Rancière : si les hommes sont des « animaux littéraires », ce qui, dans le prolongement d'Aristote, signifie « des animaux par nature politiques mais par nature aussi sensibles aux mots, au langage » alors il est pour eux tout autant naturel d'être « détournés » par les mots vers la chose publique que de rester soumis à l'ordre pesant qui s'oppose à ce détournement. Où est donc la nature politique de l'homme si la démocratie, quoique exceptionnelle dans l'histoire et souvent peu durable là où elle s'est installée, répond tout autant à une tendance de la nature humaine que toutes les aristocraties possibles ? La défense de la démocratie accompli-elle la nature des individus qui luttent pour elle ou ne fait-elle que contrarier momentanément une tendance nécessaire au retour vers un ordre politique figé et hiérarchique ? Un plan possible de dissertation consistait alors à envisager (I) que la démocratie est toujours une parenthèse, une rupture avec l'ordre politique habituel, (II) que cette rupture est produite par une élévation à la littérature, notamment par une sensibilité à des valeurs peut-être symboliques, comme l'égalité ou la liberté, et (III) que cette même rupture est aussi susceptible d'être trahie par certaines formes de discours (la propagande, la rhétorique) ou par des tendances socio-historiques (comme l'individualisme) qui reconduisent la fragilité démocratique à l'ordre traditionnel des choses. Autre plan concevable : (I) la démocratie révèle une possible élévation de la nature de l'homme, d'animal soumis à un ordre social hiérarchique à sujet actif participant aux affaires politiques ; (II) toutefois l'animalité littéraire de l'homme, cette nature qui l'ouvre à la politique, est ambiguë, puisqu'elle motive tout autant une recherche active des idéaux communs – l'égalité des chances, le bien, le respect de tous – qu'une forme de dépendance et d'aveuglement vis-à-vis de la rhétorique politique, vis-à-vis des effets oratoires ou des débats qui réveillent les pires instincts humains et reconduisent les individus à leur état de soumission ; (III) le « destin démocratique » de l'humanité, que nous présumons couramment, se trouve dès lors mis en question : chacune des œuvres contient un appel pour que les gens se donnent un avenir envers et contre tout.

Évoquons pour finir trois défauts récurrents dont le jury aimerait que les candidats des prochaines sessions travaillent peu à peu à se débarrasser :

Premièrement, à propos du thème de l'année sur lequel les candidats ont à travailler, le jury rappelle une fois encore, comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises, qu'il ne convient pas d'envisager ce thème de manière univoque, comme s'il apparaissait sous la même forme dans les trois œuvres du programme (qui ont toujours une visée et une ambition différentes et relèvent elles-mêmes de genres littéraires et d'époques divers), mais qu'il faut se montrer sensible aux différences réelles qu'il recouvre. Ainsi, la démocratie a la plupart du temps été présentée comme une forme politique anhistorique, sans grandes variations entre l'Athènes antique et l'Amérique contemporaine. L'optique toquevillienne, tout à fait en opposition avec la citation d'ailleurs, a été privilégiée : la démocratie a très souvent été considérée comme un avènement irrésistible et inéluctable, une évidence qu'il n'est même pas la peine d'interroger. Par conséquent, les autres formes de régimes politiques possibles ont été peu envisagées, de même que les variations entre les « démocraties », notamment entre la démocratie directe (celle des œuvres d'Aristophane) et la démocratie représentative, ou encore entre la démocratie comme régime politique et comme type de société (chez Tocqueville). La différence d'aspect du « peuple » chez chacun des auteurs (la populace chez Aristophane, la masse chez Tocqueville, les électeurs chez Roth) a été trop ignorée. Ce manque de nuances et de sensibilité aux différences a produit de nombreuses dernières parties prescriptives, dans lesquelles les candidats paraissaient investis d'une mission de sauver la démocratie (et

l'humanité) et entreprenaient de dénoncer les dérives populistes ou les complots des kleptocrates ; pour éviter de sombrer dans de tels propos caricaturaux, un travail d'analyse conceptuelle et une attention aux différences doit permettre de mener une authentique réflexion critique.

Deuxièmement, l'exploitation des œuvres, centrales par l'intitulé même du sujet – qui porte sur leur lecture – demeure trop superficielle. Les copies les moins bonnes se contentent de réciter un catalogue de citations (« l'agréable petite cuisine de mots », « Lindbergh ou la guerre », etc.) pas toujours à propos et sans les expliquer ni en restituer le contexte. Bien des copies moyennes ont recours aux mêmes exemples prêts à l'emploi, présentés chaque fois de la même manière, ce qui révèle que certains candidats ont une vraie difficulté d'appropriation personnelle des œuvres et privilégient l'apprentissage par cœur de leurs cours ou de supports parascolaires, sans disposer d'une vision et d'une compréhension d'ensemble. Un certain nombre d'erreurs ont été relevées, notamment à propos de *L'Assemblée des femmes*, dont la tonalité a souvent été mal saisie – il a rarement été fait mention de la satire ou du grotesque de la pièce –, et de la fin du *Complot contre l'Amérique* – le récit de Tante Evelyn étant parfois pris pour argent comptant, ce qui témoigne d'une lecture au moins négligente, voire d'une non-lecture du roman dans son ensemble, alors que le surprenant *Deus ex Machina* final devait au moins susciter un travail d'interprétation. Enfin, la nature des œuvres – deux comédies, un roman, un essai de philosophie et de sociologie – n'a pas été traitée spécifiquement, comme si celles-ci appartenaient toutes au même plan et comme si elles pouvaient se répondre directement : un propos de personnage de comédie ne réfute pourtant pas une thèse de philosophie, et l'imagination du romancier n'est pas tenue par les contraintes historiques du réel.

Enfin, trop de défauts formels, de rédaction et d'orthographe nuisent encore à la lecture des copies. Certains candidats vont jusqu'à orthographier incorrectement le nom des auteurs, des personnages ou des lieux clefs des œuvres (« Lindberg », « Roosevelt », « Getisburg »). On note le recours bien trop fréquent à des anglicismes (« impacter ») ou à des formules maladroitement et peu nuancées (« Depuis des millénaires, la démocratie... »). Cette année tout particulièrement, la calligraphie a été maltraitée : rappelons que la présentation de la copie constitue votre seul lien avec le jury, et que ce dernier a beau être bienveillant et opiniâtre à lire en entier les copies même les plus illisibles, il est difficile de ne pas être déconcentré par une graphie cryptique et défavorablement influencé par des fautes constantes de syntaxe et d'orthographe.